

*Pour Loan*

*Et pour tous ces sourires perdus.*



*LE SOURIRE DES  
MORTS.*



*PREMIÈRE PARTIE.*

*ERRANCES*



# *Ed Petersen.*

*Septembre 1973.*

Le ciel crachait sa colère avec véhémence, comme désireux de montrer au monde entier une haine trop longtemps étouffée, et les filets aqueux s'écrasaient comme autant de cris contre les oreilles sourdes des passants. Le soleil lui-même semblait s'être recroquevillé derrière quelques nuages afin de ne pas assister à cette furie : sa lumière n'éclairait que par quelques traits disparates, timide, effrayée, tremblante de voir la nature ainsi déchainée. Ignorant le combat qui se livrait à l'extérieur l'homme appuya sur l'accélérateur et lança la voiture à travers la pluie diluvienne. Cela aurait pu être des bombes qu'il aurait conduit de la même manière, soucieux de placer à l'abri la petite silhouette endormie à l'arrière de cet Armageddon qu'est l'existence. De ses yeux de l'eau coulait également, plus lentement, bien que la colère et le désespoir qu'elle exprimait demeuraient semblables aux trompettes célestes soufflées par les nuages obscures.

Les routes étaient inondées, les bouches d'égouts vomissaient du liquide boueux que leurs intestins putrides ne

parvenaient à avaler complètement. Les habitants attendaient des heures meilleures et se résignaient à cette fin du monde tranquillement installés chez eux.

Le petit garçon allongé ouvrit timidement les yeux, sans bouger de sa position fœtale, et huma l'air emplit d'une odeur de cuir mouillé et de mauvais tabac. De l'extérieur il ne perçut aucun paysage, rien qu'un voile pluvieux qui bloquait toutes images à l'extérieur des vitres.

*Autant voyager au fond d'un cercueil* pensa t-il, et d'une certaine manière il n'était pas loin de la réalité. Il serra alors un peu plus la photo contre lui. La voiture vira vers la droite et ralentit perceptiblement avant de s'arrêter. Le moteur abandonna son vrombissement malade et se tut, laissant les éclats de pluie marteler son corps métallique.

Le conducteur détacha sa ceinture et resta de longues minutes sans bouger, ravalant ses larmes en de bruyants reniflements. Des années auparavant cet homme souriait et rigolait en conduisant la même voiture à travers la campagne, à ses côtés une femme aux cheveux blonds comme le blé caressait son ventre rond en souriant aux différents prénoms qui lui venaient à l'esprit.

La portière claqua comme un coup de tonnerre. L'enfant referma les yeux, enfouit la photo dans sa veste et se concentra pour ne pas trahir son réveil. Une autre porte s'ouvrit à l'arrière, l'odeur de l'orage chassa de l'habitacle celle du cigarillo que l'enfant aurait voulu garder avec lui, cette odeur si particulière dont son père semblait être imprégné jusqu'au sang, et les mains paternelles se glissèrent sous le corps si frêle pour le sortir du

véhicule. La silhouette de géant se vouta par-dessus lui pour le protéger une dernière fois de la nature menaçante, permettant ainsi au garçon d'accueillir contre sa joue les larmes que son père ne pouvait retenir.

Puis il y eut quelques pas en direction d'un bâtiment que l'enfant devina en entrouvrant les yeux, et un autre homme se saisit de lui pour l'emmener à l'intérieur.

Ensuite, alors que le père tournait le dos à l'orphelinat, l'orage hurla enfin sa véritable colère, fouettant le ciel de ses arcs lumineux, noyant dans sa propre folie les malheurs présents et futurs que la voiture venait de livrer sur le perron de la vie.



# *Larry Glent.*

*18 Septembre 2014.*

Je suis

seul

dans ma chambre de motel.

Au-dehors le soleil abat ses 40° sans sourciller alors que mon ventilateur tournoie dangereusement et semble vouloir s'arracher du plafond dans lequel il est fixé.

J'avale une bouffée de cigarette qui me brûle la gorge puis la recrache sans en avoir apprécié la saveur poivrée. Les volutes s'élèvent et se dispersent au-dessus de moi puis entament une folle danse provoquée par le mouvement rotatif des pâles.

16h16. La sueur m'inonde, tout comme la nausée. Le moindre geste devient difficile. Le mauvais whisky n'a rien de facile, le peu de liquide qui reste dans la bouteille est tiède mais je le bois quand même d'une rasade qui détruit un peu plus mon corps.

17h32. Je me suis assoupi. Une envie de vomir me tord le ventre. Je m'assois sur le rebord du lit, attrape la poubelle avant qu'une vague de boue brûlante ne sorte de mes entrailles et n'éclabousse mes pieds.

Je m'allonge en poussant un long râle, observe d'un œil complice le ventilateur qui ne ventile que lui-même et allume une cigarette sans me soucier d'où tomberont les cendres.

Mes pensées sont vides.

Elles tournoient entre l'envie de boire un verre et l'envie de me jeter par la fenêtre, celle de cette chambre, et d'entendre le craquement lugubre de mon crâne contre le trottoir du parking. Ce désir d'en finir revient avec une régularité de métronome : tous les matins au réveil puis tous les soirs à la tombée de la nuit quand le vent étouffant dessert son étreinte pour laisser place à la fraîcheur vespérale. Seulement je n'ai pas encore eu le courage du dernier geste, après cette cigarette peut-être...

Je jette un regard en direction du mur situé face au lit. Elles sont là, toutes, certaines me regardent, d'autres m'ignorent en tournant la tête, feignant la distante et le désintérêt. Elles reluquent ma déchéance en savourant chaque instant, chaque soir où je rentre ivre, chaque nuit où une prostituée me quitte en me traitant de cinglé, chaque matin où vomissant mes excès je crache aussi un peu de mes entrailles en sang.

Elles sont là, elles sourient.

Je suis allongé, je meurs.

Ecrire. Ecrire, il ne me reste plus que ça. Ecrire ce qui s'est réellement passé pour en arriver là, dans cette impasse clôturée de souffrance, de cris, de supplications inutiles. Ecrire pour se souvenir, étais-je obligé d'agir ainsi, avais-je seulement le choix, écrire pour se donner bonne conscience, un dernier message pour les vivants, une épitaphe pour les morts ?

Ma main cherche une bouteille abandonnée sur la moquette parfumée aux relents de pisses et de bières renversées. Mes doigts lèchent le sol en quête de poison et s'attardent finalement sur un flacon échoué. La chaleur étouffante minimise mes gestes. La sueur me recouvre comme un linceul. Elle coule derrière mes oreilles, sur mon front, le long de mon nez. Son goût salé se pose quelques instants sur mes lèvres avant de glisser vers le menton d'où elle longera le relief de ma gorge en irritant ma barbe naissante.

Où serai-je demain ?

Je me relève, les mains tremblantes, me glisse tel un fantôme en direction de la salle de bain et m'asperge le visage d'eau froide. La lumière spectrale de l'endroit me renvoie une étrange image dans le miroir : celle d'un homme au crépuscule de son existence, des cernes sous les yeux qui maquillent mon visage blafard, la sueur qui colle mes cheveux bruns contre le haut de mon crâne, mon regard, vidé de toute substance de vie, figé dans l'expectative d'un jour meilleur,

et au plus profond de ces iris marron,

la peur,

la peur à l'état pure, primitive, insoutenable, assassine.

Je retiens un spasme de crainte de vomir à nouveau puis m'en retourne dans la chambre. Mon tee-shirt est auréolé de sueur, je le change et enfille un jean non repassé. Je dois sortir, acheter de l'alcool pour tenir cette nuit encore, des clopes, me procurer la mort facile pour pouvoir lutter et faire face.

Se suicider un peu est le meilleur moyen de ne plus penser à la vie.

J'attrape les clefs de ma voiture, ouvre la porte de la chambre et immédiatement une langue de chaleur me lèche le corps, je ressens à travers le vent brulant l'haleine putride de la ville qui gronde au-dehors. Un dernier coup d'œil vers elles, vers ces photos de cadavres qui recouvrent le mur, toutes ces femmes, toutes me regardent à présent sortir d'ici, me souhaitent bon vent et sourient.

Je leur souris en retour, sachant tout comme elles que mon sourire n'est autre que le sourire des morts.

# DAN SPLEETER.

*27 Juillet 2014.*

Dan Spleeter observait la cadence avec attention : six junkies en deux heures.

*Unos, dos, très, cuatro, cinco, seis.*

Un souffle léger en provenance de l'océan caressa les feuilles de palmiers. La rue était calme, endormie. Une canette de soda roula sur le trottoir, pour quelques secondes son claquement métallique assassina le silence. En réponse un chien hurla quelque part, puis son cri retomba comme la brise marine et le bruissement soyeux des vagues au loin reprit son droit.

Quartier des Alizées.

Un nom de rêve pour le côté le plus paumé de la ville. Des pavillons en bois avec peinture rongée par le sel, une immense plage parsemée d'aiguilles et de préservatifs avec parfois les *compañeros* accrochés aux extrémités, délirant, planant, bavant, les yeux grands ouverts mais plus assez de contrôle pour cligner